

La culture des immigrés et le courage des chercheurs.

(A propos de la page sur l'ouvrage de Hugues Lagrange parue dans Le Monde du 14/09/2010)

Philippe Poutignat et Jocelyne Streiff-Fénart

Sociologues, chercheurs au CNRS

Auteurs de : Théories de l'ethnicité, PUF (collection Quadrige), 2008.

Dans son édition du Mardi 14 septembre 2010, le journal Le Monde consacre une pleine page dans sa rubrique France, à une présentation d'un ouvrage d'Hughes Lagrange intitulé *Le déni des cultures*, annoncé comme devant sortir quelques jours plus tard.

N'ayant pas lu le livre en question, il va sans dire que notre intervention dans ce débat ne portera pas sur une discussion des thèses et des résultats d'enquêtes qui y sont présentés. Sur le fond de l'argumentation soutenue dans cet ouvrage (ou ce que l'on peut en deviner d'après cette présentation dans Le Monde), il se trouvera sans doute d'autres chercheurs pour faire valoir que le nombre de « Noirs » ou de « Maghrébins » mis en cause par la police ou leur échec scolaire peut être corrélé avec d'autres facteurs (caractérisés généralement comme « sociaux ») que ceux (caractérisés comme « ethniques » ou « culturels ») qui sont liés à leur origine ou leur culture familiale, et que ces facteurs sociaux fournissent une explication tout aussi (ou bien plus) convaincante de ces phénomènes qu'Hughes Lagrange qualifie globalement « d'inconduites ».

Pour notre part, et puisque Le Monde a ouvert un débat sur cet ouvrage avant sa sortie, c'est sur des questions d'une nature un peu différente qu'il nous semble utile, en tant que spécialistes des migrations et des relations interethniques, d'attirer l'attention : elles concernent la présentation même de cet ouvrage, le formatage de l'information donnée à son propos, et ce qu'il révèle du rapport ambigu qui s'est noué entre les sciences sociales et le débat politique autour de la question de l'immigration et du multiculturalisme. Rapport ambigu dans la mesure où les chercheurs, convoqués dans le débat au nom de la connaissance scientifique qu'ils sont supposés détenir, y figurent en réalité comme les protagonistes à part entière de ce débat, définis par la position qu'ils y occupent (être pour ou contre les statistiques ethniques, pour une explication « sociale » ou « culturelle » des difficultés d'intégration, pour ou contre la fermeture des frontières, etc.).

La page consacrée par le journal Le Monde à l'ouvrage de Hughes Lagrange s'inscrit bien dans ce format, en ceci qu'elle tend à conforter une posture de chercheur qui a émergé relativement récemment dans les débats médiatisés, et est en passe, semble-t-il, de devenir récurrente. Comme c'était le cas pour la présentation dans les médias du dernier ouvrage de Michèle Tribalat, la page du Monde suggère une « définition de la situation » dans laquelle des chercheurs auraient le « courage » d'énoncer des vérités scientifiques « dérangeantes » qu'il vaudrait mieux passer sous silence pour ne pas faire le jeu du Front National ou exacerber les tensions sociales.

Dans la situation ainsi définie, s'opposeraient une explication « sociale » des difficultés d'intégration que connaissent les populations immigrées, attribuée aux sociologues de gauche soucieux de ne pas « apporter de l'eau au moulin du Front National » (citation de Sébastien Roché en encadré), et une explication « culturelle » ou « ethnique » qui serait, elle, soutenue par des sociologues non politiquement marqués, dont le discours se

situerait du côté de la vérité scientifique. La métaphore techniciste et médicale du diagnostic couplée avec la valorisation morale du courage de « dire les choses comme elles sont, même si elles nous gênent » (titre de l'interview d'Hughes Lagrange en encadré) suggère que l'on a affaire à une situation déjà grave et qui ne pourra que s'aggraver, si l'on s'obstine à ne pas la regarder en face et à prendre les remèdes adéquats en fonction du « bon » diagnostic posé par le chercheur.

Pour résumer : Il y aurait des « vérités » que les chercheurs (pour peu qu'ils ne soient pas de mauvaise foi du fait de leur engagement politique ou trop timides par peur d'être politiquement incorrects) se devraient de dévoiler sans tabou.

Quelles sont ces vérités, ou autrement dit qu'apprend-on à la lecture de cette page?

Que les « Noirs » i.e. les derniers arrivés, sont plus signalés par la police et échouent plus à l'école que les Maghrébins, arrivés dans la vague précédente, et ceux-ci plus que les autochtones, c'est à dire les plus anciennement installés (qui peuvent inclure, ne l'oublions pas, les descendants des immigrés, italiens, polonais, etc., des vagues précédentes). Bref, une hiérarchie, bien connue, de degrés d'intégration en fonction de l'ancienneté sur le territoire.

Ou encore : que les quartiers périphériques des grandes villes françaises ont tendance à être peuplés par des habitants pauvres et immigrés, et que cette absence de mixité sociale (ghettoïsation) nuit à l'intégration.

Jusque là, rien de bien neuf donc. Pourquoi alors une pleine page consacrée à un ouvrage dont il est dit qu'il « lance un débat » et qu'il « bouscule » ?

C'est que pour interpréter ces résultats, somme toutes modestes, l'auteur, nous dit-on, « replace la question culturelle, pour ne pas dire ethnique » au cœur des débats scientifiques. La « clé de lecture » qu'il propose est en somme qu'il y a immigré et immigré ou Noir et Noir, les jeunes « éduqués dans des familles du Sahel » ayant par exemple plus de difficultés que ceux socialisés dans des familles provenant du « Golfe de Guinée ».

Sans s'appesantir sur le caractère scientifiquement douteux de l'identification de ces substrats culturels, on relèvera que cette catégorisation des individus à partir de la socialisation primaire, se présente comme allant de soi, alors qu'elle est entièrement soumise à une hypothèse faite par le chercheur en fonction de ses choix théoriques. Présenté sans aucun doute de façon détaillée dans l'ouvrage, cet arrière plan de construction théorique est absent dans le compte-rendu journalistique, ce qui tend à présenter comme une vérité scientifique une conception particulière (et particulièrement controversée depuis plusieurs années dans le champ académique) de la culture.

L'idée qu'à chaque société correspond une culture qui en est le moule et qui détermine une homogénéité de conduites avec une stabilité des représentations et des attitudes collectives, n'est qu'une des théories sociologiques, contestable et contestée, de ce domaine. Il n'est guère étonnant qu'elle s'articule, ce à quoi elle est pour ainsi dire prédisposée, à une explication de la déviance des individus par l'inadéquation de la socialisation primaire.

Les mots sont importants souligne Hughes Lagrange. Ils le sont en effet. Les mots « race » et « ethnie » font référence à des groupes humains. Ils sont des constructions au sens que les sciences sociales donnent à ce terme : des entités qui n'apparaissent comme évidentes que par l'oubli des conditions historiques de leur production. L'ethnicité (*ethnicity*) est un concept analytique forgé dans les années 70 par la sociologie et l'anthropologie anglo-saxonne pour comprendre l'effet social de ces constructions sur les lignes de clivage traversant les sociétés contemporaines (qu'elles se situent au Nord ou au Sud, dans le monde occidental ou ailleurs). Autrement dit un concept transversal de l'ordre de la classe ou du genre. Ce qui est tout à fait autre chose que de l'employer pour décrire des populations (ayant comme seul point commun d'être non européennes) par les traits supposés partagés ou la ressemblance de fait des conduites de ses membres.

Hugues Lagrange se défend de tout essentialisme en choisissant de remplacer « ethnie » et « race » par « origine culturelle ». Que définit-on comme essentialisme dans les débats scientifiques sur ces questions? Non pas comme le croit Hugues Lagrange qui le confond avec le racialisme, la supposition de dispositions non modifiables, mais une conception qui attribue une force sociale aux caractéristiques culturelles en dehors des relations dans lesquelles elles trouvent à s'actualiser comme catégories de la pratique. Récuser cette conception ne relève nullement d'un « déni des cultures » entraîné par le modèle républicain, mais d'une remise en cause du type de généralisations qui évacuent, par l'attribution de ces mêmes caractéristiques, l'historicité propre aux conduites sociales.

C'est en l'occurrence, une telle conception essentialisante qui se manifeste lorsque, de la probabilité plus grande qu'un enfant qui a des « difficultés » de socialisation en maternelle puisse être un délinquant, on infère une délinquance « en puissance », embryonnaire, dont on trouverait la matrice dans les origines culturelles. Et lorsque passant des dossiers de maternelles au dossiers de justice, on croit pouvoir confirmer le développement de « l'embryon » déposé par la culture, en effaçant non plus seulement l'historicité des rapports macro-sociaux dans lesquels se situent les trajectoires migratoires, mais les processus micro-sociaux qui construisent les trajectoires délinquantes, de dossiers en dossiers, de signalements en signalements...etc.

Si on peut attendre de la recherche sur ces questions (l'immigration, l'ethnicité, le multiculturalisme) qu'elle aide à la réflexion de la société sur elle-même, on peut douter que la meilleure façon de le faire soit de conforter des évidences (ils n'ont pas la même culture que nous) et des clichés culturels sur les populations africaines (polygamie, larges fratries, pères autoritaires) qui n'ont nul besoin pour s'imposer comme des vérités « de bon sens » de l'intervention (courageuse ?) des chercheurs. L'histoire des migrations est emplie de discours sociaux qui ont constamment re-élaboré l'explication des « problèmes » suscités par l'intégration des immigrés par l'invocation de leurs différences culturelles (comme l'a montré notamment Ralf Schor à propos des Italiens ou des Polonais, pourtant catholiques et Européens).

Il faudrait être aveugle, dit Hugues Lagrange, pour ne pas voir les effets propres de la dimension culturelle dans l'adaptation des immigrés. Peut-être. Mais la vocation de la sociologie est-elle de révéler à grand fracas ce que tout un chacun, sauf les aveugles, peut voir ?